

Jeu de miroirs

Il avait choisi cet appartement à cause de la grande verrière qui dominait la cour. Cet espace vitré sur ses trois côtés lui donnait l'impression de bénéficier d'un jardin en plein centre de Toulouse. D'ailleurs sa femme, après qu'ils y eurent installé une table pour prendre leurs repas, appelait pompeusement cet espace le « jardin d'hiver ». Il y faisait bien froid en hiver et beaucoup trop chaud en été, lorsque le soleil transformait la galerie vitrée en un bocal surchauffé ; mais les plantes en pots qu'il y avait installées pour confirmer l'impression de jardin se plaisaient parfaitement dans cet environnement. Elles prospéraient même tellement que l'espace dévolu aux repas s'était considérablement réduit au profit des feuillages luxuriants qui donnaient peu à peu à la pièce une allure de jungle. Bientôt, il devint impossible de continuer à prendre les repas sous les hampes envahissantes des palmiers et des ficus, et on dut déménager la salle à manger à l'arrière de l'appartement, dans une pièce beaucoup plus sombre et sans vue. Mais Paul avait tenu à conserver dans la galerie une petite table ancienne qui lui faisait office de bureau, d'écritoire plutôt, puisque sa principale occupation était l'écriture.

La vue sur la cour n'avait rien de remarquable : les portes de garages au rez-de-chaussée, le mur de brique d'une modeste construction en chartreuse en fond de cour, le feuillage vernissé d'une laurière qui montait à l'assaut des balcons sans charme, rien qui puisse enrichir l'inspiration d'un écrivain à sa table. Non, ce qui faisait tout le prix de ce paysage urbain n'était qu'un leurre, un reflet qui, par un jeu de miroirs successifs dû à l'angle formé par les différentes surfaces vitrées, donnait l'impression que le clocher du couvent des Augustins était là, proche à toucher. Installé à sa table de travail, Paul avait le clocher en ligne de mire, merveilleux trompe-l'œil, résultat des plus improbables jeux d'optique.

Ce reflet miraculeux qui mettait le clocher octogonal du quinzième siècle dans son champ de vision quotidien, Paul était certain d'être le seul à le voir. Jamais il n'y avait fait allusion devant sa femme, jamais elle n'avait semblé remarquer sa présence dans leur paysage quotidien. Il faut dire que le clocher n'est visible que depuis un point précis dans la galerie, à l'endroit exact où il avait placé son bureau ; et il savait que sa femme respectait trop son travail d'écrivain pour oser emprunter cette place privilégiée afin de s'adonner à des tâches aussi triviales que rédiger un chèque pour le loyer ou remplir une liste de courses. Paul, on le voit, avait une haute opinion de lui-même et de son statut d'artiste créateur. Et il tenait surtout son épouse en assez piètre estime, bien qu'il lui fût fidèlement attaché et reconnaissant de ce qu'elle le mettait à l'abri de tout souci matériel, lui permettant de consacrer toute son énergie à son art. Il nous faut aussi préciser que la femme de Paul dirigeait d'une

main ferme plusieurs cliniques chirurgicales de la région, cependant que notre écrivain génial éditait à compte d'auteur de fumeux poèmes en alexandrins comme on n'en écrit plus depuis cent cinquante ans. Il rêvait de se voir intronisé à l'Académie des Jeux Floraux, alors que ses poèmes peinaient à être acceptés sur un site d'édition en ligne pourtant notoirement accueillant.

Paul écrivait exclusivement le matin. Il avait besoin de la lumière du jour pour trouver l'inspiration. Et de la vue rassurante sur son allié secret, sa muse, « son » clocher. Le soir venu plongeait la galerie dans une obscurité de sépulcre. Les soirées d'hiver étaient pour Paul un long tunnel, et il se réfugiait alors au salon pour fumer la pipe devant son journal, en attendant le retour de son épouse. Ce soir de novembre, il entendit comme d'habitude la porte d'entrée se refermer et la voix joyeuse de Diane lancer le rituel « Bonsoir, c'est moi » à travers l'appartement. Il regarda machinalement sa montre : 19h15, l'heure habituelle du retour de sa femme. Comme tous les jours, elle allait vaquer aux préparatifs du dîner, puis elle l'appellerait à table après avoir mis le couvert. De son côté, sa participation aux questions d'intendance se bornerait à choisir une bouteille de vin qu'il ouvrirait avec toute l'attention que mérite cette noble tâche. Le vin, c'est une affaire d'homme, n'est-ce-pas ? Mais alors qu'il quittait son fauteuil pour aller s'acquitter de son office, une exclamation de Diane, venue de la galerie, le figea sur place.

- Paul, viens voir ! Ils ont illuminé le clocher des Augustins ! Que c'est beau... Viens voir !

Paul demeura comme frappé de sidération. Ainsi, sa femme connaissait l'existence de son cher reflet, de cette anamorphose de clocher dans son paysage intime ! Il n'était plus seul à jouir en secret de cette présence, et cette découverte gâchait tout... Il finit par s'approcher de Diane d'un pas de somnambule ; elle lui tournait le dos, les deux mains posées à plat sur le petit bureau, légèrement penchée en avant pour mieux voir le clocher illuminé se refléter dans la vitre. L'effet des jeux de lumière sur l'architecture de brique du monument était saisissant. Ce campanile, que la foudre avait tronqué de ses étages supérieurs au milieu du seizième siècle, surgissait de la nuit comme une apparition. Un savant éclairage faisait ressortir l'harmonieuse géométrie des entablements : pilastres, corniches, frontons et architraves paraissaient ainsi soulignés d'une frise lumineuse qui mettait en valeur chaque arcature. Paul était stupéfait. Ce n'était pas l'admiration qui le laissait sans voix devant ce spectacle mais un sentiment inexplicable de jalousie, comme s'il était soudain dépossédé de son secret. Ce n'était plus « son » clocher, le reflet intime de son âme. Il appartenait désormais à tous.

Depuis ce jour de novembre 2017, Paul ne s'est plus jamais installé à son écritoire et n'a plus écrit une seule ligne. Toulouse a perdu un poète. Les Jeux Floraux attendront.

